

PIERRE DUBOSQ

Sur les terrains du sport et du pouvoir : rugby

Pour les pratiquants, les supporters et ceux qui les entourent, le rugby à l'évidence est « une famille ». Dans l'expression tout est dit. Tout y est du non-dit, car représentation. Qu'il séduise ou qu'il irrite, le rugby laisse peu indifférent. L'identité qu'il procure est forte. Quelle est donc l'origine du caractère abrupt des sentiments à son endroit ? Serait-elle dans la nature du jeu, comme aiment à le croire bien des thuriféraires ? Ou simplement repose-t-elle sur la structure paradoxale de ce qu'il procède à la fois du jeu et du sport, du terrain et du monde ?

Deux opérations particulières perturbent l'approche, par ce jeu, des rapports du sport et du pouvoir. L'une ressort de l'illusion écologique, qui fait dire avec beaucoup de sérieux que « les Catalans (...), les Biterrois (...) ». L'autre procède d'une illusion analogique. Elle nous amène à confondre plusieurs types de représentations. Or « le rugby, ça n'est pas la guerre ». Comme toute activité, certes, il induit des relations de pouvoirs. Certaines sont spécifiques. Et comme vecteur de représentations il est chargé aussi de notations échappées du domaine du pouvoir.

I. ASSISES

Territoires et pouvoirs aux temps classiques

Constituée de la juxtaposition de minuscules et jalouses communautés, dotée d'une direction gentiment paternelle et d'une

gestion typiquement patrimoniale, la « famille » du rugby français adopte un modèle de pouvoir paradoxal, extrêmement décontracté et, par ailleurs, parfaitement concentré. La simplicité n'est pas son fort.

La cellule de base est une association. Près de 2 000 clubs sont rassemblés en 1992 dans le giron de la FFR, laquelle avait pris en 1920 la suite de l'Union des Sociétés françaises de Sports athlétiques (USFSA) dont elle épousait aussi la structure géographique ; 26 comités régionaux (en Métropole) constituent autant de sous-ensembles ; ils gèrent certaines des affaires à l'échelle d'une « région ». Autant le schéma institutionnel est simple autant les voies du pouvoir paraissent impénétrables. Des structures sont aujourd'hui emmêlées. Elles avaient été superposées par périodes successives.

Régionalismes, particularismes. — Les plus anciennes sont les témoins d'un provincialisme qui fut en quelque sorte entériné par le maillage de l'espace national dans le module du comité régional. Ce dernier est tôt constitué, par l'action de petits groupes de notables issus de la bourgeoisie intellectuelle de province et rassemblés en des centres tels que Bordeaux, Pau ou Grenoble. En ce temps où une littérature régionaliste, souvent de langue française, produit des œuvres célébrant ici « l'Esprit gascon » et ailleurs « les vertus de la race », l'inspiration des fondateurs procède plutôt d'un girondinisme de bon ton. La diffusion du jeu dans l'espace régional s'accommode du relais de modèles localistes. Une littérature sportive spécifique érige en dogme que « les Basques sont rapides et adroits » et autres transcendances. Vichy soutient la Fédération. Des décennies passent et ce sport est affecté de notations qui en font un excellent vecteur de particularismes. Les petits notables se sont aussi piqués au jeu.

Nationalisation, régionalisation. — Tous ces types de provincialismes sont contrebattus dès les années soixante, à la suite du retour du général de Gaulle et de par l'usage qui est fait du médium télévision. Dans le calendrier festif le Tournoi des Cinq Nations prend une place prédominante. Le sort de l'Equipe de France est affaire d'Etat. *Mission accomplie*, télégraphie de Londres au Président, en 1967, le capitaine français vainqueur à Twickenham. Et nul ne s'étonne de ce que Georges Pompidou, alors Premier ministre, livre à la presse le nom du joueur qui doit, selon lui, prendre le capitanat et qui, de fait, commandera.

Alors que le rugby vit toujours à l'échelle du village, à la rigueur

du canton, une imagerie en est produite au niveau central. Depuis le début du siècle le jeu est pratiqué, en France, dans le Sud bien plus que dans le Nord. L'injection télévisuelle du jeu constitue l'une des bases d'un nouveau processus identitaire, ainsi que des relations de pouvoirs qui lui sont associées. Le dispositif est générateur de sens. Des formes d'identification propres à la Nation tout entière se sont constituées, du fait de la prégnance de cette dichotomie territoriale d'un « sud » et d'un « nord », réels et mythiques à la fois. Plusieurs strates culturelles, souvent considérées antagonistes, sont ainsi récupérées et réinvesties. Celles qui ont pour vecteur le rugby et qui déversent de celui-ci, sur la totalité de l'hexagone, des notations témoignant d'une excentricité certaine (le Sud-Ouest, le Midi, la ruralité...) et d'une certaine excentricité (l'accent, le verbe de Roger Couderc) sont mêlées à celles qui se parent de vertus ou de tares citadines, ouvrières, sensément septentrionales.

Les têtes de l'Etat et de la Fédération communiquent. Mais les structures territoriales de l'un et de l'autre systèmes entrent dans la voie d'une totale discordance. Déjà les régions du programme gaullois ne sont pas comparables à celles de l'USFSA et de la FFR. Il s'en forme de plus vastes encore, ensembles flous et subjectifs dont l'un des « barons » du régime dresse avantageusement la carte : « Mon succès, déclare J. Chaban-Delmas au début des années soixante-dix, je le dois aussi au rugby (...) 100 000 personnes au sud de la Loire me tutoient et m'appellent Jacques à cause de lui. »

Quelques groupes médiatiques jouent le jeu de la redistribution territoriale. Chacun à sa façon, *Sud-Ouest*, *La Dépêche du Midi* misent sur la geste du rugby et en tirent avantage. Mais tandis que les réseaux de pouvoirs se voient partout redessinés, la découpe des comités régionaux de la FFR n'a pas évolué. Le personnel dirigeant en est sensiblement renouvelé comme sera renouvelé, bientôt, le noyau de la Fédération. Telle est l'issue de ce qu'il paraît convenu d'appeler la crise des années soixante.

Eclatement de la famille

La dernière crise de la FFR survient en un temps où chacun parle en France de « crise du politique », sinon « de l'Etat », parfois de « vacance du pouvoir ». Popularité en baisse, légitimité incertaine, tout est dit qui pousse à l'amalgame. Des représentations se déploient. Un processus analogique rapproche le domaine du jeu, l'espace de la Fédération, celui des affaires publiques. Il conduit le

monde du rugby et le monde du politique à être perçus tour à tour comme étant chacun une représentation objectale de l'autre.

L'éclatement de « la famille » est d'autant plus sensible que la direction centrale de la Fédération a accru son autonomie, construisant lustre après lustre une citadelle qui paraît inexpugnable. En même temps elle s'est isolée de ce « peuple du rugby » auprès duquel en principe elle puise sa légitimité. Son environnement direct, que constitue la nation française, paraît se détourner. Enfin le haut personnel de l'Etat fait montre à son égard d'une réserve remarquée.

Communiquer n'est pas jouer. — Aux « Leroux, démission... » des années soixante font écho en 1990 des « Fouroux, démission... ». Dans le rugby toute crise structurelle se manifeste en effet dans les tribunes du Parc des Princes. Si l'on attaque le sélectionneur c'est le pouvoir qu'à tous les sens l'on vise. Mais l'on ne se découvre pas. La communication externe reste interdite, notamment avec la presse, à tout acteur soupçonné d'être déviant. Quant à des tentatives de communication interne il n'en est point qui percent : le plus mesuré ou le plus glorieux des interpellateurs est vertement renvoyé à son insignifiance. Bref, la puissance accumulée au centre n'a d'égale que le silence observé dans les rangs.

Les dérivés du pouvoir. — Le réseau fédéral entend contrôler tout et il contrôle tout. Quant à la presse spécialisée — *Midi-Olympique* est un hebdo du groupe de *La Dépêche du Midi* — elle maintient en toutes circonstances une attitude légitimiste. Mais la critique sourd. Ni la rondeur ni l'emphase présidentielles ne font obstacle à ce que les vice-présidents deviennent « les barons » et que « le roi Albert », allez savoir pourquoi, soit dénommé « Tonton ».

Le groupe qui détient la substance du pouvoir décisionnel, cependant, se contracte. Phénomène plus curieux : son assise territoriale dérive vers le sud-ouest et elle se rétracte autour d'Agen, capitale de fait, pour dessiner sur la carte de France une espèce de réduit gascon dont le rayon moyen atteint à peine une heure de voiture. Le choix d'un dauphin à l'intérieur de cet espace et, plus encore, dans le carré intime du vieux président favorise l'éclosion de sentiments peu révérencieux.

Isolements. — Nombreux sont les dirigeants locaux qui se découvrent alors des âmes de reconstructeurs. Pour l'instant ils s'affairent au développement d'un club, voire d'un bassin de jeu,

souvent avec talent et tout un chacun est heureux de leurs succès, qui rejaillissent sur tous. La presse parisienne porte les attaques les plus directes. « Les gros pardessus » sont brocardés et accusés en substance de s'opposer à toute évolution qui réponde « aux nécessités du temps ». La critique du jeu précède celle du système. Des valeurs qui se trouvaient démodées et décriées font à nouveau surface. Le public s'est-il lassé d'un « rugby de tranchées », d'un jeu dans lequel la recherche du contact et de la violence dans l'affrontement est posée comme principe fondamental ? Ou simplement la glisse est-elle une représentation de la modernité, à la différence du pugilat ? Le public a déserté les stades. Les partisans d'un « jeu d'évitement » n'ont pas désarmé. Au « jeu de percussion » est opposé « le jeu de ligne », à la figure d'un « Petit Caporal » celle, « ... angélique », d'un attaquant « de charme... ». A l'issue de rencontres internationales le sort vient-il à être incertain et le système fédéral est jeté aux orties. La nation rejetterait-elle le méridionalisme hexagonal, dont elle avait tiré distinction, et verserait-elle le rugby de terroir au registre de la vulgarité ? Belote et cassoulet, lit-on, n'assurent plus la recette. Le rugby a perdu sa place emblématique.

Dès 1977 un sport collectif qui progresse de façon spectaculaire est ce vieux rival de football. Pour les gouvernants du jour, plus n'est besoin de tailler à l'intention de la nation une défroque au gabarit. L'important est de ne pas manquer la vague du « foot », qui submerge le territoire entier de façon non différenciée. De la distribution européenne du jeu s'accommode parfaitement la réorientation de la politique européenne, telle qu'elle est proclamée à la fin de 1974. Le rugby n'est plus porteur d'image. Et Chamalières n'épousera pas Clermont-Ferrand. Durant les années quatre-vingt l'hôte de l'Élysée ne courtise pas davantage celui de la Cité d'Antin.

II. RÉSEAUX

Longtemps retardée, espérée ou redoutée, « la crise » éclate ouvertement. Une relation événementielle n'en serait pas sans intérêt. Mais elle décrirait l'apparence du mouvement, l'information en ce domaine risquant d'autant plus d'être superficielle qu'elle est abondante et directement médiatisée. L'acuité du problème est révélée au grand public au début du printemps 1990. Sans doute des acteurs se mobilisent-ils. Des stratégies se nouent.

La mobilisation des acteurs

Chacun pour soi ? A deux reprises, quatre partis se coalisent deux à deux, imaginant des combinaisons toujours originales. A la fin de l'année 1991 un successeur intérimaire est trouvé au président sortant. A la suite de rebondissements qui évoquent la chronique parlementaire d'une III^e République, tous les protagonistes affirment que rien n'est réglé, que tout reste à faire y compris d'accéder pour de bon au pouvoir. Aucun réseau, en effet, ne parvient à innover une part suffisante de l'appareil pour que l'investissement de celui-ci produise quelque effet.

Démarchages solitaires. — Peut-être l'organisation d'un réseau au sein d'un ensemble de cellules ne peut-elle aboutir que de façon incertaine, pour peu que les cellules aient été conçues à des fins d'intercompétition. « Abandonnés, assurent-ils, par la Fédération », laquelle passa longtemps pour immensément riche, les dirigeants de clubs se débattent à la recherche du rapport optimum de la performance et du coût. L'éventail des solutions est vaste, les choix se répercutant sur les types de jeux. La course aux subventions, aux firmes, la multiplication des « écoles de rugby » consomment une énergie énorme, que seul un amateurisme foncier permet de supporter. Et l'on n'a guère de temps pour faire, en plus, « de la politique ». Une tendance à la dichotomie n'en s'apaise pas moins le jeu. L'amateurisme est teinté de marron.

Concurrence, marché. — Quand elles existent, les tentatives d'organisation de clubs à clubs n'outrepassent pas l'échelle du bassin d'emploi. Des propos fusionnels sont-ils échangés entre Biarrots et Bayonnais : ils se heurtent au particularisme des uns, au tribalisme des autres. Parmi les clubs les plus modestes ou dont l'environnement économique est dépressif, il s'agit tout au plus de former des joueurs dont les meilleurs émigreront. A Aurillac on travaille pour Brive et on le sait. Des clubs parmi les plus huppés, anciens « champions de France » installés dans des villes de rang intermédiaire comme Pau, Mont-de-Marsan, Bayonne, appliquent au jeu les préceptes présumés fondateurs de « leur » culture sportive. Des démarches qu'on croirait inspirées de stratégie du développement local ou d'écodéveloppement éclosent, dans ces communautés, sur un sentiment d'incapacité à faire la loi dans un univers soumis aux pratiques prédatrices. Le marché est impitoyable et les

agents recruteurs des « candidats sérieux au titre » parcourent la France entière après avoir disposé leurs filets dans tout un comité. Une seule entreprise d'harmonisation connaît quelque succès au niveau régional. En multipliant des échanges et des services réciproques autour du Stade toulousain l'on espère hausser à moyen terme le nombre et la qualité (l'efficacité) des unités de jeu. Et l'on escompte aussi de tout prélèvement au profit du club parrain, qu'il s'effectuera de la manière la plus indolore qui soit. C'est « pour, dit-il, rendre la parole aux clubs » que Jean Fabre, artisan principal de cet aménagement, postule à la succession du président Ferrasse.

Entre clubs, au total, la solidarité n'est que très relative. La mobilisation de chaque dirigeant a pour enjeu l'avenir du club et de lui seul et ce, dans le court ou le très court terme. Il est par contre des individus dont la disponibilité n'a d'égale que la mobilité. Telles sont quelques-unes des stars que ce sport a produites.

Vocations. — Les trajets de la plupart sont caractéristiques. Ayant bénéficié de la promotion individuelle qui découle des règles voire d'une éthique de l'amateurisme en rugby, les voici occupant des postes en vue, pour le compte de sociétés en mal d'image. Certains accéderont plus haut non sans que la mobilité sportive ne s'ajoute à la mobilité professionnelle. Et pour ceux dont la carrière sportive se conclut en des compagnies aussi prestigieuses que celle d'un *Racing Club de France*, une marque distinctive leur ouvre les portes d'un Paris qui leur est tout acquis. Que l'occasion s'en présente et, pour peu qu'ils le souhaitent, voilà quelques hommes jeunes, tôt « entrés dans la légende » et qui sauront répondre à de nouvelles sollicitations en matière de représentation. Une poignée d'entre eux suffit à constituer l'un des quatre partis qui se disputent la succession d'Albert Ferrasse. Une campagne présidentielle est par essence plébiscitaire. Celle-ci offre le parcours type auquel ils paraissent adaptés. Paradoxe ? On peut douter que leurs forces réunies eussent suffi à mener la lutte pour la conquête d'un comité régional.

Les hommes de l'appareil. — Autres personnels, autre assise, autres modes de prise de pouvoir que ceux qui sont de rigueur dans les strates intermédiaires des comités régionaux. A ce niveau les présidents sont de puissants notables et leur autorité n'est guère contestée. Mais pour la majorité d'entre eux et notamment ceux du nord et de l'est de la France, leur qualité de « membre du Comité de Direction » (de la FFR) n'est productrice d'aucun statut décision-

nel. Ils souffrent du manque de légitimité qu'à l'occasion certains de leurs collègues du Midi ne manquent pas de souligner dans le temps où les mêmes savent leur rappeler à qui, précisément, ils doivent et leur titre et leur rang.

Le temps venu ils se réunissent, afin de n'être plus tenus écartés de la direction de la Fédération par le groupe des vice-présidents. En 1966, la presse avait désigné un groupe d'activistes quadragénaires, emmené par Albert Ferrasse, sous l'appellation de « conjurés de Clermont-Ferrand ». Quant à nos présidents nordistes, aux prises avec les anciens conjurés devenus des « barons », la presse de 1991 les faisait « conjurés » à leur tour. Aimable translation.

Tout aussi incapable d'emporter la décision que chacun de ses rivaux, le quatrième des partis organisés en 1991 était, président en tête, celui des membres de l'appareil central. Le détail permet de mesurer l'insignifiance des engagements collectifs dans la recherche du pouvoir au niveau fédéral. A l'exception d'un seul d'entre eux peut-on parler de programme, d'ailleurs, en ce qui concerne des déclarations tenues pour tels ?

Redéploiements grands régionaux

Une divergence paraît s'imprimer dans la géographie présente de la France. Elle n'isole pas un Nord d'un Sud, comme on pourrait l'imaginer, mais deux tendances qui procèdent de noyaux inclus l'un dans le Sud-Ouest, l'autre dans le Sud-Est. Dans les deux cas nous sommes en des terres où se sont accumulées, depuis un siècle, des mémoires collectives à partir desquelles ont été constituées des représentations particulières et fortes. Nous sommes en terres de rugby.

Convergence. — De ces régions émergent des acteurs dont les démarches semblent s'ordonner de façon stricte en vue — en doute-rions-nous ? — de la plus grande gloire de rugby français. Bien sûr, il s'agit de fabriquer l'objet idéal de la représentation nationale, celui qui focalise le commun des passions, des craintes, des plaisirs, qui est source de gloire et peut l'être de puissance, en un mot l'équipe de France ou, mieux, les équipes de France. Consensus et langue de bois règnent à cet endroit. Or ce sont les traces tangibles de deux filières qui peuvent être relevées. L'une et l'autre sont appelées à produire les joueurs aptes aux plus hautes performances.

Divergence. — La première est fondée sur le précepte de sélection, domaine classique et apanage exclusif de la Fédération. L'ap-

pareillage est organisé sous forme d'un dispositif spatial ordonné qui, telle une nasse grande ouverte sur l'espace des pratiques du jeu, fait converger en un centre national de formation, édifié à Agen même par la Fédération assistée des collectivités territoriales, les joueurs qui ont été détectés en amont par un comité de sélection placé sous l'autorité de l' « homme de terrain », en l'occurrence un Auscitain, puis un Agenais.

La Fédération n'est pour rien dans la constitution de la seconde filière, dont l'objectif est non seulement de former au jeu de jeunes athlètes mais encore de leur dispenser une formation scolaire ou universitaire. « Structures de clubs », « centres universitaires »... plusieurs formules sont développées. Dans les villes de Toulouse, Grenoble, Béziers et Toulon sont concentrées de la sorte les plus efficaces des bases de formation de joueurs-étudiants.

Cultures en transition. — Les objectifs, les lieux, les acteurs, tout diffère. D'un côté l'appareil fédéral établit le centre de son activité au plus profond de vieilles terres agricoles pétries de tradition rugbystique. De l'autre des équipes d'animateurs, appuyées par les collectivités locales, entreprises et chambres consulaires, prennent des initiatives à partir du couloir grand-méditerranéen, autant dire de la zone française la plus innovante aujourd'hui. La divergence ne se résume pas à un géographisme. Elle souligne la simultanéité de deux approches, qui correspondent à des conduites différentes dans la distribution contemporaine du territoire français. Coïncidence ? Les présidents des comités de l'extrême sud-ouest d'une part, du Languedoc d'autre part, divergeront encore sur un vote essentiel. Approximation, illusion « écologiques » ? Il n'en reste pas moins qu'une structure identitaire en voie d'imposition ne s'affranchit pas, elle seule et miraculeusement, de la rugosité territoriale. Comme le disent les spécialistes, « le vent, ça fait partie du jeu ». Et réciproquement ? En ce sens les espaces du sport, voire les terrains de jeu, seraient bien des marqueurs dans le champ des pouvoirs.

RÉSUMÉ. — *Activité ludique, et activité sportive c'est-à-dire mêlée au mouvement social, le rugby est à la fois vecteur et produit de représentations. Les assises et les réseaux des pouvoirs propres au rugby français ne sont pas indépendants d'un environnement de cultures politiques qui serait sujet lui-même à des transformations parfois déconcertantes. En ce sens les terrains du sport, sinon du jeu, sont des marqueurs dans le champ des pouvoirs.*